

Le Corps des autres

Ivan Jablonka

Le Corps des autres



raconter la vie

SEUIL

Collection dirigée par Pierre Rosanvallon et Pauline Peretz

ISBN : 978-2-37021-035-7

© Raconter la vie, avril 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Celle qui rend belle

Pourquoi va-t-on chez l'esthéticienne ?

Après tout, on peut tout faire toute seule : s'épiler, se maquiller, se mettre du vernis. Pour cela, il y a des rasoirs jetables, des appareils électriques, des crèmes, des produits de beauté. On peut aussi s'entraider, en demandant à sa mère ou à sa sœur de faire un henné, d'appliquer la cire au miel. Mais il y a encore une autre manière d'atteindre la beauté : aller chez l'esthéticienne.

L'esthéticienne est détentrice d'une compétence dont l'objet est la beauté et le bien-être. Elle entoure, conseille, rassure, valorise. Elle est la complice qui aide à être belle, plus belle. L'esthéticienne est celle qui prend soin de moi mieux que moi-même.

La femme qui gère un institut, la professionnelle de la beauté, s'appelle en anglais *beautician*, qu'on traduira par « beauticienne », contraction imaginaire de « beauté » et de « magicienne ». Car il y a une magie du résultat, une immédiateté jubilatoire du soin : de chez l'esthéticienne, on ressort magnifique, rayonnante, alors qu'on quitte le cabinet du dermatologue avec une ordonnance

et celui du psychanalyste avec le sentiment qu'il reste pas mal de travail.

Le succès des instituts de beauté ne se dément pas, non seulement en Europe, mais aussi en Amérique du Nord et dans le monde arabe. En France, le secteur est en plein boom. Le nombre d'instituts augmente constamment et les directrices d'école d'esthétique-cosmétique se félicitent de ne pas avoir une seule élève au chômage.

Ce succès a une réalité territoriale. Évoquer les métiers de l'esthétique, c'est faire une balade à travers le pays : les instituts de beauté sont à notre société ce que les bistrotts étaient à la France des années 1950. Pas un village, pas un quartier qui n'ait son «salon pour dames», lieu d'échange et d'apprentissage, ancêtre du salon du XVIII^e siècle, qu'on apprécie pour sa décoration, son atmosphère ou son entre-soi. Au-delà de l'institut de beauté, l'esthétique nomade gagne du terrain. Elle s'exerce dans un hôtel de luxe, une station de ski, un spa, un centre de thalasso, un bateau de croisière.

Paradoxalement, l'omniprésence de l'esthétique va de pair avec son invisibilité sociale. Le recours à l'esthéticienne oblige à reconnaître que la beauté est artificielle et entretenue, résultat d'un service rémunéré. Parce qu'elle détient les clés de leur apparence, l'esthéticienne a du pouvoir sur ses clientes, mais, en raison même de cette supériorité, elle n'a pas vocation à apparaître en pleine lumière. Personne ne raconte son rendez-vous chez l'esthéticienne. La fabrique de la beauté doit rester secrète.

Dans notre société de l'exhibition, il y a donc encore de l'inavouable : le fait que l'on confie son corps à une spécialiste de la beauté qui contribue à le rendre plus doux, plus lisse, plus jeune, plus tonique. D'où la double invisibilité de l'esthéticienne. Non seulement elle est une « manuelle » (avec tout le mépris que ce mot charrie en France), mais elle exerce une activité de salle de bains, une profession de boudoir.

*

Mon enquête porte sur celles dont le métier est de s'occuper du corps des autres, pour leur bien-être et leur agrément. Privilège de celle qui sait rendre belle ; abaissement de celle qu'on admet dans son intimité, comme une servante. On lui confie ses espoirs et ses désirs, mais on lui sous-traite les tâches déplaisantes qu'on répugne à effectuer soi-même.

D'un côté, l'esthéticienne possède un savoir-faire, une compétence technique, origine de sa polyvalence : épilation, soin du visage et du corps, modelage, onglerie, maquillage, avec des spécialités comme le palper-rouler, le massage ayurvédique, l'hydrothérapie, la digitopression ou la réflexologie plantaire. D'un autre côté, pour que la cliente se sente fraîche et détendue, il faut que quelqu'un ait passé du temps à la masser, à lui enlever des poils, des peaux mortes, des ongles, des points noirs, de la corne, de la cellulite. L'abandon du corps indique une confiance,

une gratitude, mais aussi une possibilité de condescendance, voire d'humiliation.

Problème : je ne vais jamais chez l'esthéticienne. Une fois, en Turquie, quand j'avais 15 ans, nous sommes allés au hammam et j'en suis sorti merveilleusement régénéré, tel une rose de printemps. Une autre fois, mon frère m'a offert un massage dans un institut de beauté pour hommes. Pour le reste, je prends soin de mon corps *a minima* : je me douche tous les jours, je me rase de temps en temps, je mets de la crème hydratante sur mon visage et sur mes mains. Ces gestes sont machinaux et, s'ils le sont, c'est parce que je suis habitué à les accomplir moi-même. Je suis mon propre esthéticien, si l'on excepte la coupe de cheveux, que je confie à un coiffeur. Telle est la pratique de tous les hommes que je connais.

Ma femme revient de chez l'esthéticienne avec des anecdotes, des « choses vues » qu'elle me fait partager. L'employée qui s'occupe d'elle habituellement est intelligente, fine, volontaire, comme toutes les esthéticiennes que j'ai rencontrées pour ce livre. Il s'agit peut-être là d'un « effet de source ». Si je n'ai pas vu d'esthéticiennes aigries ou simplettes – il y en a certainement –, c'est parce que ma route n'a pas croisé la leur. Il faut de la générosité et une certaine ouverture d'esprit pour accepter de rencontrer un chercheur et lui donner un peu de son temps.

Les « secrets de femmes » m'intéressent peu. Ce que je vis par procuration, à travers les récits de ma femme, ce qu'elle me fait véritablement découvrir, c'est l'institut de

beauté comme espace de travail et de vie, comme point de rencontre, capsule d'intimité, lieu d'échange, moment d'un service indissociablement physique et psychologique, zone de contact entre différentes générations et différents groupes sociaux. Mon sentiment d'étrangeté provient de mon inexpérience, mais aussi, à l'évidence, de mon sexe. Être un homme n'est pas inutile pour comprendre un univers de femmes.

Ce qui me frappe aussi, c'est le contraste entre la complexité des opérations et l'évidence muette et délicieuse du résultat. Il indique l'écart entre *l'esthétique* et *l'esthéticienne*, entre le rêve glamour et les réalités du métier, entre le fantasme et la technique, entre le prestige et le poil aux pattes, mais aussi entre le cliché de l'esthéticienne idiote et la passion qui habite celles que j'ai rencontrées.

Je suis historien de métier. J'ai fréquenté, par-delà les siècles, les enfants abandonnés, les jeunes détenus, les pauvres des grandes villes, les prisonniers politiques, les déportés. Mon travail dessine une histoire du corps violenté et humilié, martyrisé ou détruit. Dans ce livre, au contraire, je m'intéresse à la peau douce, au visage épanoui, au galbe, au corps en gloire, choyé, illuminé par une perfection de rêve. Or la célébration du corps est à la fois une pratique et une idéologie.

La vie de Sophia

Dans le cadre de mon enquête, j'ai rencontré douze esthéticiennes, avec lesquelles j'ai pu m'entretenir plusieurs heures. Mes interlocutrices appartiennent à trois générations : 20-25 ans ou la sortie d'études ; 35-45 ans ou le milieu de la vie active ; la cinquantaine ou le temps du bilan. Chacune d'elles a un milieu sociogéographique d'exercice : le rural profond, le périurbain, la banlieue, une commune chic, le XVI^e arrondissement de Paris, un quartier bobo de la capitale, un quartier populaire, etc. Leur anonymat est garanti par l'utilisation d'un pseudonyme et le floutage de certaines informations.

Sophia est la première que j'ai interrogée. Elle a eu la gentillesse de m'accorder trois entretiens, à la fin de sa journée de travail. Par son intelligence, sa vivacité, son sens de la tchatche, elle m'a aidé à mieux comprendre la profession et à affiner mon questionnaire. Elle a 23 ans.

Née et abandonnée en Afrique du Nord à la fin des années 1980, Sophia a été adoptée par une famille établie en Picardie. À 7 ans, aux Nouvelles Galeries, elle

a rencontré une esthéticienne, une jeune femme qui lui a fait essayer un parfum, «Coco Mademoiselle» de Chanel, et lui a mis un peu de blush sur les joues. Cette femme, qui incarnait pour elle la beauté, mais aussi la bonté et le don de soi, l’a bouleversée. Sophia a commencé à se maquiller à 11 ans, avec du mascara, en cachette.

À la fin de sa troisième, elle a fait un BEP vente-action marchande, puis un bac commerce. Elle a commencé à travailler à 19 ans, dans une boutique. En 2010, elle a déménagé en banlieue parisienne pour s’inscrire dans une école privée d’esthétique, à 8 000 euros l’année. Il a fallu prendre un crédit. Financièrement, c’était difficile : comme ses allocations chômage touchaient à leur fin, elle devait travailler au McDo de 18 heures à minuit.

À l’école d’esthétique, les élèves s’entraînaient les unes sur les autres dans une immense salle pleine de tables d’examen : soin du visage, modelage facial, épilation (sauf le maillot intégral), manucure, le tout sous le contrôle de l’enseignante. En maquillage, Sophia était excellente – souvenir de l’enfance. Pour l’épilation des cuisses, sa binôme l’a tellement mal épilée qu’elle lui a fait un bleu.

Titulaire du CAP esthétique (en plus de son bac commerce), Sophia a été embauchée immédiatement, sans période d’essai, dans deux instituts du XV^e et du XX^e arrondissements de Paris.

Le matin

J'arrive toujours en avance, vers 9 h 30. Je vais acheter à manger, car il n'y a pas de cantine, pas de Ticket Restaurant. Je mets mon déjeuner au frigo, je pose mon manteau et je me mets en tenue de travail. Tu arrives toujours nickel, maquillée, bien coiffée, épilée des sourcils, les ongles propres et courts. On n'a pas le droit d'avoir les ongles longs, ni de vernis, car si tu fais un soin du visage et que la cliente fait une réaction allergique...

Quand on est d'ouverture, on allume les lumières, on fait chauffer les pots de cire, les appareils, les roll-on, on checke le planning, s'il y a des couacs, des imprévus, une collègue absente.

Un petit mot de la manager

« Bonjour les filles ! On fait du chiffre aujourd'hui, je veux au minimum 200 euros, au moins un PNF chacune [«paiement en *n* fois», au minimum 599 euros] et deux produits chacune. Vos prestations sont variées et cela est complètement possible ! Je compte sur vous et j'attends des preuves de vos compétences professionnelles ! Le CA de ce jour me le dira. Bonne journée à toutes et bon courage ! »

Un planning

- 10 heures : palper-rouler.
- 10 h 30 : Velasmooth [appareil anticellulite].
- 11 heures : fusion [peeling au laser qui permet de traiter les rides].
- 11 h 30 : épilation.
- 12 h 15 : LP [lumière pulsée, pour l'épilation dite « définitive »].
- 12 h 30 : fusion.
- 13 heures : épilation.
- 13 h 30 : LP et couverture chauffante.
- 13 h 45 : épilation.
- 14 h 15 : pause-déjeuner [On n'a qu'une heure. Il faut rester dans l'institut, parce que sinon il n'y a personne à l'accueil. Je mange des plats préparés, des salades, des soupes].
- 15 h 15 : palper-rouler.
- 15 h 45 : LP.
- 16 heures : épilation.
- 16 h 30 : épilation.
- 17 heures : palper-rouler.
- 17 h 30 : pressothérapie.
- Etc.

Tous les plannings ne se ressemblent pas. Une esthéticienne attachée à un institut bio :

Parfois, je mange à 16 heures. Il y a des journées plutôt manucure, des journées plutôt épilation et des journées où il y a un peu de tout. Avant l'été, on a beaucoup de beauté des pieds. L'hiver, c'est des massages, des soins du visage.

La notion même de «planning» révèle une organisation quasi scientifique du travail, un système qu'on ne maîtrise pas et auquel on ne peut échapper. Les esthéticiennes à leur compte et les esthéticiennes à domicile, elles, ont un «agenda». Leur liberté est beaucoup plus grande à cet égard.

Après avoir travaillé 15 ans comme animatrice et formatrice dans de grands groupes de cosmétique, Olga, 48 ans, s'est installée dans le Sud-Ouest avec son mari :

Mon amplitude horaire, c'est 9 h 30-19 heures. Je travaille entre midi et deux, pour que les commerçantes du village puissent venir. Le nombre de clientes est très variable : en moyenne, deux le matin, trois ou quatre l'après-midi, disons six ou sept en tout. Tout à l'heure, la bouchère m'a appelée, elle veut absolument faire son épilation. Ce sera après 19 heures, mais je peux attendre, on va rester jusqu'à 20 heures. Je suis à trois kilomètres de la maison, donc je ne vais pas mettre une heure pour rentrer chez moi. À Paris, tout ça, c'est impensable.

Rythmes

Sophia, à nouveau :

Quand j'ai fini avec une cliente, je remets du papier tout de suite sur la table, je sors de la cabine, la cliente se rhabille, je dis bonjour à la cliente suivante, je l'installe, j'encaisse la première pendant que l'autre se déshabille, et je retourne en cabine avec elle.

Une cliente en retard. Si c'est de dix minutes, je réduis son temps à elle. De trente minutes, impossible de faire la séance. Si elle s'énerve, je lui propose un soin complémentaire, une couverture chauffante ou une presso.

Quand c'est moi qui suis en retard, tant pis, je finis super tard. Si une épilation a duré trop longtemps, je ne mange pas, ça t'arrive plein de fois au début. Des fois, pendant la pause-déjeuner, ma collègue vient me chercher : « Steuplé, tu peux prendre M^{me} Machin ? »

Tu fais pipi à la pause-déjeuner ou à la fin de la journée, ou quand une cliente est en train de se déshabiller, tu cours. Il y a des journées où t'enchaînes, t'enchaînes, t'enchaînes. Sauf – miracle – quand la cliente ne vient pas ! Là, c'est trop bien, tu peux fumer ta clope. Mais, en fait, si la cliente ne vient pas, on a toujours à s'occuper : on fait le réassort cabine [pots de cire, lingettes, spatules, gel antibactérien] ou le ménage. Il n'y a pas de créneau de ménage, donc, si on fait le ménage après, ce n'est pas payé.

Si une collègue ne vient pas, il faut annuler toutes ses clientes, tout en gérant les tiennes. Il faut appeler tout le monde, attendre la confirmation que la cliente a bien eu le message, reprendre rendez-vous, c'est terrible. Les rendez-vous sont pris un mois à l'avance !

On court toute la journée. Des journées marathon. Dans la restauration, tu speedes pareil, mais les rushes, c'est midi-14 heures. Nous, c'est toute la journée. J'en ai tellement marre, en fin de journée, que j'en parle à mes clientes. Tu deviens *border line* à la fin, tu changes de personnalité.

Le soir

Au début, les six premiers mois, t'es morte. Moi, j'habite en banlieue, une heure et demie aller et pareil au retour, donc trois heures en tout, c'est énorme. J'arrive chez moi, il est 23 heures, je dîne à 23 h 30, je me douche à minuit, je me couche à 2 heures, puis je me lève à 7 heures. Bref, je loue mon appart pour cinq heures !

Vendre

La vente des produits de beauté est l'une des clés de l'économie d'un institut. Pendant leurs études, on apprend aux esthéticiennes qu'un institut qui vend mal ses produits court

à sa perte. Le problème est que les clientes viennent pour se détendre et n'ont pas envie d'être harcelées.

Tu commences au SMIC, 1 100 euros, à moins d'avoir un BTS qui est dans une grille tarifaire supérieure. L'intéressement est très faible, tu touches une com de 3 %, mais sur le prix hors taxes. Si tu vends bien les produits, tu montes à 1 500, 1 600. Des collègues font 2 000, mais là, faut travailler beaucoup.

On est commissionnée, donc on pousse la cliente à la conso. Tout ce que je détestais dans le commerce, je l'ai retrouvé en esthétique. Une fois, ma collègue me dit : «Je devais vendre une cure minceur à M^{me} T., mais elle s'en va à l'étranger.» Ma réaction immédiate : «C'est génial, elle a trop de chance !» Mais ma collègue n'était pas contente, M^{me} T. ne sera pas le prochain pigeon.

Si ça ne marche pas, tu te prends des reproches : «T'es bonne à rien en ce moment, qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te dépasses plus, tu es en perte de motivation.» Oui, mais si la vente ne marche pas, ça ne sert à rien de faire du bourrage. Le forcing, c'est mauvais, la cliente ne revient plus, le plaisir du soin n'est plus là. Il faut faire passer une vente en douceur, sinon c'est forcé. Il faut un message subliminal.

La fatigue

Qu'elles travaillent à Paris, en banlieue ou à la campagne, toutes les esthéticiennes le disent : ce n'est pas un métier qui paie. Esthéticienne, ça ne décolle jamais du SMIC, 1 300 nets en fin de carrière. Mais l'avantage, c'est qu'il y a toujours des postes : si on perd son travail, on en retrouve facilement.

C'est Sophia qui m'a sensibilisé à la folie du timing. L'esthéticienne ne cesse de courir après le temps, alors que la cliente est là pour prendre son temps. Le temps-stress de l'esthéticienne permet le temps-relaxation de la cliente. C'est Sophia aussi qui m'a parlé de fatigue, de ce que les sociologues appellent la « pénibilité du travail ».

À la fin de la journée, tu n'as plus de pieds. Tu piétines énormément. Si tu arrêtes de bosser, tu prends du poids. Tu es toujours en mouvement, toujours debout, sauf pendant les soins du visage. Massages, épilation, palper-rouler, soins minceur, à l'accueil, tu es toujours debout.

Si la cabine est mal éclairée, on force sur nos yeux, surtout quand il faut être minutieuse. Les massages et les palper-rouler font forcer au niveau du poignet. Tu es très tendue, dans une posture crispée. Les tables sont standard. Que tu fasses 1 m 55 ou 1 m 75, la table est au même niveau. Je ne suis pas forcément bien : la table est trop petite, je me tiens voûtée, j'ai mal au dos.

*

Par la suite, au cours de mes entretiens, j'ai toujours abordé la question de la fatigue physique, et toutes mes interlocutrices en étaient à la fois surprises et reconnaissantes. Elles m'ont parlé de leurs maux, petits et grands, à l'exception de ceux provoqués par l'absence de fenêtre dans les cabines – or je ne suis pas sûr qu'il soit indifférent de travailler dans un local aveugle, privé de la lumière du jour. En revanche, les esthéticiennes connaissent une grande variété de douleurs. Il faut avoir mal dans son corps, dans son dos, dans ses poignets et ses jambes, il faut avoir des douleurs musculaires, des tendinites, des entorses, des lombagos, de la sciatique, des problèmes de dos à 40 ans, pour que la cliente sorte détendue et légère de l'institut, avec une « peau éclatante d'énergie ». L'esthéticienne dépense son corps au bénéfice de celui de la cliente.

C'est en ce sens que les métiers de l'esthétique sont « physiques ». Peu valorisés, mal payés, fatigants, répétitifs, ils sont dominés socialement. On a donc le droit d'espérer, pour ses filles, un autre avenir. Mais l'esthétique n'est pas pour autant un métier par défaut : c'est un métier qu'on choisit, qu'on aime et auquel on trouve de l'intérêt.

*

La dernière fois que j'ai vu Sophia, elle sortait d'une rupture difficile. Elle rêvait de retrouver sa mère

Au prêt sur gage
Pauline Peretz

Marchands de travail
Nicolas Jounin, Lucie Tourette

La Barbe
Omar Benlaala

Les grandes villes n'existent pas
Cécile Coulon

Les Reins cassés
Lou Kapikian



RÉALISATION: PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION: CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL: AVRIL 2015. N° 114382 (00000)
Imprimé en France